

Pierre
BRUNEL

L'étranger et l'étrange d'une littérature de l'émigration

Abstract

We still wait to abolish the stereotype about the other, both aborigine and colonizer. Time will not clean up the stranger who every one of us carries in him. The studies about mentalities are indispensable for a rational knowledge. Literature aims to approach the foreign civilizations, in order to communicate with them. Thus, each outsider will reconcile with his own fears.

Keywords: comparative literature, cultural studies, mentalities, alterity, aborigines, colonizers.

Lors de mon premier voyage en Argentine, le professeur Nicolàs de Rosa aujourd'hui disparu, qui m'avait invité à l'Université d'Etat de Buenos Aires en 1976, la UBA, me présenta comme le successeur dans la chaire de littérature comparée de la Sorbonne de Fernand Baldensperger, né à Saint-Dié en 1871. C'était me faire beaucoup d'honneur et ignorer qu'entre la génération de Baldensperger, qui occupa cette chaire de 1925 à 1935 et la mienne il y avait eu celle de mon maître, Charles Dédéyan (1910-2003), dont nous avons célébré en 2010 le centième anniversaire de la naissance. La thèse principale de Charles Dédéyan intitulée *Montaigne chez ses amis anglo-saxons* (1943) est dans le droit fil des travaux de Fernand Baldensperger, même si elle fut dirigée par

Jean-Marie Carré, né en 1887 dans les Ardennes, au pays de Rimbaud, qui dirigea aussi la thèse d'Étiemble, autre grand comparatiste de la Sorbonne, sur *Le Mythe de Rimbaud*. Jean-Marie Carré mourut en 1958, la même année que Baldensperger, celle où j'entrai à l'École Normale Supérieure et m'orientai déjà, quoique formé aux lettres classiques, vers le comparatisme.

Pour moi, Fernand Baldensperger se perdait, sinon dans la nuit du comparatisme, du moins dans les premiers temps de la littérature comparée proprement dite en Sorbonne¹, quand tout récemment j'acquis l'un de ses livres, une rareté, non pas son *Goethe en France* de 1904, qui n'était pas sa thèse, consacrée cinq ans plus tôt à Gottfried Keller, écrivain suisse de langue allemande, non pas ses *Orientations étrangères chez Balzac* (Honoré Champion, 1927), que Charles Dédéyan me proposa comme modèle pour ce qui aurait pu être des *Orientations étrangères chez Claudel*, mais un volume, publié aux éditions Flammarion en 1913, et intitulé *La Littérature*. – *Création, succès, durée*. Fidèle à Goethe, il lui empruntait la citation placée en épigraphe :

« La littérature n'est qu'un fragment de fragments. De ce qui a été fait ou dit, une infime partie fut écrite ; de ce qui fut écrit, une infime partie a été retenue. »

Cette réduction peut sembler à l'opposé d'une autre grande idée de Goethe, tardive il est vrai puisqu'il ne l'a exprimée qu'en 1827 dans ses *Conversations avec Eckermann*, l'idée d'une *Weltliteratur*, d'une littérature mondiale qui n'avait pas il est vrai les dimensions de la littérature universelle proposée par Étiemble aux comparatistes dans son livre de 1974, *Essais de littérature (vraiment) générale*, et encore dans celui de 1988, *Ouverture(s) sur un comparatisme planétaire*.

Le comparatisme de Baldensperger était tout différent : certes, il s'ouvrait aux littératures étrangères, celles des grandes littératures européennes presque exclusivement,

1 Voir Monique Dubar « Fernand Baldensperger », dans *Relire les comparatistes français*, numéro spécial de la *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 2000, p. 325. Auparavant Baldensperger avait occupé les chaires de littérature comparée de Lyon (1902) et de Strasbourg (1919).

mais pour revenir au national, à ce que nos politiques d'aujourd'hui appellent de manière insistante l'« identité nationale ». Dans le livre II de *La Littérature*. – Création, succès, durée, se succèdent deux chapitres dont l'un, le chapitre III, est intitulé « Le recours au passé national », l'autre, le chapitre IV, « L'appel à l'étranger ». Il croit, comme le grand poète irlandais W.B. Yeats qu'il cite (p. 152), que « nul ne peut écrire parfaitement, quand sa toile est tissée de fils qui viennent de plusieurs contrées » et il met en garde contre les « dangers » et les « limites » du « cosmopolitisme littéraire ».

Tout aussi bien, contre toute littérature née de l'émigration. Sur ce point le Goethe des *Conversations avec Eckermann* finissait par paraître suspect à Baldensperger : « ce vieillard », écrivait-il, « s'appliquait à goûter les produits populaires des nations les plus éloignées, se disant que pour connaître l'homme, c'est l'humanité qu'il fallait étudier. Il s'ingéniait à retrouver, dans un roman chinois vieux de quelques siècles, des éléments d'émotion ou de beauté analogues à ceux que pouvaient offrir *Hermann et Dorothea* [une œuvre de Goethe lui-même] et les récits de Richardson » (p. 173). Ce qui suit, dans la même page, permet de passer d'un reste de méfiance à l'égard de l'étranger à une conception péjorative de l'étrange :

« Mais il faut bien l'avouer : il est un point où la curiosité de l'hétérogène cesse de comporter une telle valeur d'émulation et de ferment, et ne saurait dépasser le goût du folklore, de l'étrange et du lointain. »

Etranger doublement étrange donc : parce qu'il est l'autre et parce qu'il en est distant. D'où ce mouvement de repli qu'opérait Baldensperger, à la veille de la Première Guerre mondiale, vers la « littérature nationale ». La conclusion de l'ouvrage, exemples à l'appui, confirme cet attachement et ce retour :

« Tolstoï s'est indigné que le culte de Shakespeare, c'est-à-dire d'un auteur sans appli-

cation évidente et d'un créateur suprême de « formes », fût une « influence épidémique » dont nul bienfait ne pouvait résulter pour l'humanité gémissante. Il oubliait que ces affabulations sans apparente moralité et sans altruisme immédiat ont aidé des publics entiers à prendre conscience de leur nationalité, en voyant leurs fastes historiques se réincarner dans des pièces modelées sur le type shakespearien. Dans sa propre patrie, les misères ou les gloires de la « sainte Russie » ont souvent trouvé des annonceurs que n'aurait sans doute pas suscités une médiocre variété de dramaturgie. Des pièces à thèse humanitaire n'ont pas manqué de s'appuyer, à l'occasion, et de fonder leur agencement scénique sur ce grand précédent théâtral. Ailleurs, c'est Dante servant longtemps de patrie idéale à un peuple morcelé, ou Goethe offrant un patrimoine commun à des hommes divisés par les antiques fatalités du sol et de l'histoire (p. 325). »

Voilà donc Dante ouvrier déjà de l'unité italienne, Goethe, avant Bismarck, travaillant pour l'unité allemande, et Baldensperger offrant son livre de 1913 à une France prête à affronter l'ennemi étranger. Reprenant le problème en 1989, presque au terme de ce siècle que Nietzsche avait annoncé comme devant être « le siècle de la comparaison » (*das Jahrhundert der Vergleichen*), Yves Chevrel commençait par définir « l'étranger » en évitant de le confondre avec « le barbare », mais en partant de cette distance que maintenait Baldensperger :

« L'étranger est d'ailleurs. Il est établi, le plus souvent, dans un autre pays (allemand *ausländlich*) et s'exprime dans une autre langue, il peut être un voisin mais sans « être du pays » (normand *Horsain*), et un sens récent de l'anglais *alien* le situe même en dehors de l'espèce humaine. La langue française, de plus, connaît le doublet étranger/étrange : l'étranger suscite volontiers interrogation, incompréhension, inquiétude². »

Appartenant à la troisième génération de comparatistes (il est né la même année que

2 *La Littérature comparée*, Presses Universitaires de France, Que sais-je no. 499, 1989, p. 8.

moi, en 1939), Yves Chevrel dépasse vite cette crainte en remontant jusqu'à l'Ancien Testament (les prescriptions divines que transmet Moïse au peuple juif dans l'*Exode*), mais aussi à cette sorte d'ancien testament de la littérature comparée que constitue l'œuvre de Jean-Jacques Ampère (1800-1864), pionnier, après Claude Fauriel (1772-1844) et avec Frédéric Ozanam (1813-1853) de la discipline au XIXe siècle quand il n'était encore question que de l'enseignement de « littérature étrangère » à l'Université. Tel était le nom de l'unique chaire en Sorbonne, dont le premier titulaire fut Fauriel, avec pour suppléants Jean-Jacques Ampère puis Ozanam. Le 12 mars 1830, parlant de « l'histoire de la poésie » à l'Athénée de Marseille, Jean-Jacques Ampère avançait deux formules décisives : « Il faut (...) pour goûter un poète se dépayser entièrement » et les « chefs-d'œuvre de tous les temps nous appartiennent ».

Il y a beaucoup à tirer de ces deux formules, sans les restreindre à leur sens strict. Se dépayser, quand il s'agit de lire un poète, ne signifie pas seulement passer du pays du lecteur au pays de l'auteur : mais l'œuvre du poète elle-même, par sa singularité, est un monde à part, un pays singulier dans lequel il faut savoir pénétrer pour le comprendre. Nul peut-être ne l'a mieux senti que Rainer Maria Rilke, nul ne l'a mieux exprimé que lui dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (1910) où le jeune Danois, sans être un émigré, découvre à Paris une terre étrangère :

« Pour écrire un seul vers, (...) il faut pouvoir repenser à des chemins dans des régions inconnues, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher³. »

Quant à la nouvelle formule, Yves Chevrel l'explicite parfaitement quand il écrit pour la commenter que « toute œuvre étrangère peut être nôtre, à condition d'accepter de sortir de son propre espace, elle est même la condition qui permet de comprendre vraiment cet espace ». Je n'irai pas

jusqu'à la phrase qui suit (« L'étranger est indispensable pour définir et comprendre le national ») car elle risque, comme le livre de Baldensperger, d'inciter à revenir à cette identité nationale dont, à mon sens, le comparatiste ne peut se contenter et dont il doit se défier, car elle le priverait, entre autres, de la précieuse littérature d'émigration dont les Russes (Tourguéniev, Nabokov), les Roumains (Ionesco, Cioran, Voronca), les Chinois (François Cheng) nous ont laissé de riches exemples.

Fernand Baldensperger, Jean-Marie Carré étaient originaires de l'Est de la France et tournés dans leurs recherches littéraires vers l'Allemagne. Germanistes de formation, ils avaient aussi fait, surtout le second, une place importante à la littérature anglaise. Mais, dès le XIXe siècle, les chaires de littérature étrangère étaient en quelque sorte des chaires tournantes où alternaient l'étude de la littérature anglaise, celle de la littérature allemande, celle de la littérature italienne et celle de la littérature espagnole, sans aller jusqu'à l'Amérique latine. Les programmes d'enseignement d'Ozanam, qui succéda à Fauriel en Sorbonne, sont exemplaires à cet égard.

Jean-Jacques Ampère occupa dès 1833 une chaire de littérature française au Collège de France, sans renoncer à la « critique voyageuse » qui l'entraînait du côté de l'Italie. C'est à Edgar Quinet (1803-1875), venu de l'Université de Lyon où il avait enseigné les littératures étrangères, que fut confiée en 1841, au Collège de France, une chaire de littératures comparées du midi de l'Europe dont l'histoire fut pleine de ruptures et de soubresauts, surtout à partir du moment où il voulut joindre à l'étude des littératures celle des institutions. Essentiellement tourné vers la Grèce et vers l'Italie, il publia un livre sur *Les Roumains* en 1856 (sa femme était d'origine roumaine) et s'intéressa à la littérature espagnole.

En Sorbonne Frédéric Ozanam, à la fin de sa trop courte carrière, interrompue par sa mort prématurée en 1853, avait travaillé

³ Traduction de Maurice Betz, Emile- Paul, 1947, p. 21.

sur les origines de la littérature espagnole, rassemblant une vaste documentation à l'automne de 1852 et faisant un voyage à Burgos d'où il rapporta le long texte si attachant intitulé *Un pèlerinage au pays du Cid*.

L'espagnol, il faut bien l'avouer, a été pendant longtemps le parent pauvre des comparatistes français. Paul Hazard (1878-1944), autre grand maître de la première génération du XXe siècle, avait consacré sa thèse à *La Révolution française et les lettres italiennes (1789-1815)*, Hachette, 1910. Il publia deux livres relativement modestes sur *Don Quichotte* l'un en 1931 et l'autre en 1940. Du moins cherchait-il à placer le chef-d'œuvre de Cervantès sous le triple éclairage « national, européen et humain ». Pour ce spécialiste de la littérature italienne, l'intitulé de la chaire du Collège de France occupée jadis par Quinet fut modifié en « histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine ». Il ouvrit la *Revue de littérature comparée*, qu'il avait fondée avec Fernand Baldensperger en 1921, à de grands hispanistes comme Jean Sarrailh et Marcel Bataillon, qui devait lui succéder et au Collège de France et à la direction de la *Revue de Littérature comparée*. Présenté par le duc de Broglie, qui le reçut à l'Académie Française en 1940, comme un « promeneur amusé qui veut errer à l'aventure », il avait découvert le Chili en 1924. Des numéros spéciaux de la RLC furent consacrés aux *Origines du Romantisme au Brésil* (1927), aux *Romantiques français au Mexique* (1930), à l'Espagne (1936), au Portugal (1937).

Paul Hazard ne s'enfermait ni dans le national ni dans le nationalisme. D'ailleurs le nationalisme allemand, non sans raison, lui fit peur un moment où l'ascension du Troisième Reich semblait irrésistible et il résista au « mirage allemand ». Telle qu'il l'a conçue, l'« histoire comparée des littératures » est celle des passages, du jeu complexe des échanges :

« (...) suivre la genèse des œuvres, en tenant un compte particulier des facteurs étrangers qui entrent dans leur production ; considérer la littérature comme un organisme vivant, toujours en devenir ; se tenir aux frontières de l'histoire littéraire, pour y surveiller les échanges ; mesurer, s'il est possible, les modifications que subissent les sentiments, les images, et leur expression, chaque fois qu'il y a passage d'une nationalité à une autre ; suivre les grands courants de pensée qui se forment par moments, et semblent entraîner des générations entières dans leur impulsion ; bref, être attentif à tous les effets que provoquent les pérégrinations des idées et des formes, telle est la tâche de l'histoire comparée des littératures. »

Peut-être, s'il avait vécu au-delà de 1944, aurait-il été donné à l'auteur de *La Crise de la conscience européenne*, étudiée au XVIIIe siècle, d'aller jusqu'au XIXe siècle, qui fut encore pour de nombreux pays le siècle de la colonisation, et jusqu'au XXe siècle confronté au problème de la décolonisation. Dans les deux cas se posait à la conscience de l'écrivain et du penseur le problème de l'émigration. Mais je crains fort qu'à l'exception d'Etiemble, peu de comparatistes se soient posé ce problème, même si le comparatisme gagna du terrain du côté de l'Espagne et de l'Amérique latine avec Michel Berveiller, auteur d'une thèse sur le cosmopolitisme de Borges et d'un livre sur le Pérou, avec Daniel-Henri Pageaux, longtemps directeur de l'UFR de littérature comparée à Paris III, sachant aller et revenir sans cesse d'un continent à l'autre ou – dans une aire et une époque plus restreintes – avec Didier Souiller, professeur de littérature comparée à l'Université de Dijon.

Marcel Bataillon (1895-1977) fait figure d'exception. Cet agrégé d'espagnol s'était très tôt proposé avec son ami Jean Pommier de faire ensemble de la littérature comparée⁴. Ils se retrouvèrent au Collège de France, l'un pour la littérature française, l'autre pour la littérature espagnole, et disposés à mener de front « l'étude de la créa-

⁴ Voir la lettre de Jean Pommier à Marcel Bataillon, écrite en 1915, et citée par Didier Souiller dans *Relire les comparatistes français*, p. 373.

tion littéraire (en général) », Pommier en successeur de Paul Valéry, Bataillon en comparatiste actif et critique à la fois, désireux de « tuer en nous le vieil homme » et de dépasser ce que certains ont appelé l'« occidentalisme-centrisme » : « Nous trouvons naturel que les Cubains lisent Sartre, que les étudiants vénézuéliens s'occupent d'André Breton », écrivait-il en rendant compte du second Congrès de la Société Internationale de Littérature comparée tenu à Chapel Hill en septembre 1958, « mais », ajoutait-il, (nous Français), « nous ne connaissons ni José Marti, ni Romulo Gallegos »⁵.

Pour une réflexion véritablement moderne sur de tels problèmes, on revient aujourd'hui de loin.

A relire par exemple le livre d'André Siegfried (1875-1959), *Amérique latine*, qui date de 1934, on se rend compte de la manière où, plus latin que les Latins, il en vient à considérer comme étrangères certaines composantes dont certaines sont pourtant autochtones. Pourtant ce grand voyageur, auteur de *Voyage aux Indes* (1951) et de *La Géographie poétique des cinq continents* (1953), cet économiste élu au Collège de France en 1933, ne semblait pas devoir conserver un regard franco-français.

Pour lui, « si la civilisation sud-américaine doit se faire un jour », alors qu'elle n'est pas faite au moment où il écrit, « sa personnalité ne sera complète que lorsque l'Amérique latine se sera donné elle-même une culture, tenant compte harmonieusement du sol et de l'histoire, lui permettant d'édifier, dans le Nouveau Monde, une Cité latine, au sens où Fustel de Coulanges a parlé de la Cité antique ».

Mais ces pays brillants seraient « déréglés » parce qu'ils admettent en leur sein des éléments étrangers à ceux qui les ont

colonisés et en grande partie peuplés. « Pour se maintenir dans son axe, que l'histoire a déterminé pour elle », écrit André Siegfried, « il lui faut évidemment résister à bien des tentations, éviter bien des attractions centrifuges. Qu'elle penche, dans certaines régions écartées, vers l'indianisme, et ce serait la civilisation occidentale elle-même qui risquerait de périr ; qu'ailleurs elle laisse le sang noir prendre un ascendant excessif, et l'on risquerait de n'avoir plus effectivement qu'une Afrique derrière la façade, encore séduisante, d'une Europe coloniale ; qu'elle s'américanise, au sens de Detroit ou de Chicago, et l'on voit sans doute tout ce que le progrès matériel, le rendement social y pourraient gagner, mais on ne peut se défendre, si l'on est français, de quelque mélancolie, à la pensée de ce qu'y perdrait cette conquête si belle d'un effort millénaire, le raffinement latin »⁶. Siegfried se montre plus inquiet encore quand il insiste sur la question, essentielle pour lui, qui est « de savoir si l'Amérique du Sud restera romaine », - car ce qui lui importe le plus est le maintien de la religion catholique dans cette région du monde, où paradoxalement, l'émigré était devenu le colonisateur. Il redoute les « influences exotiques qui risqueraient de la corrompre », et il ajoute ces phrases, insupportables et insoutenables aujourd'hui :

« Du fait de la présence nègre et indienne en effet, des germes corrupteurs rôdent autour de lui et sont même au travail dans son sein. Partout où il y a des nègres – le protestantisme noir aux Etats-Unis n'échappe pas à ce péril -, il y a des velléités de spiritisme, de magie, de fétichisme. ; le christianisme, au Brésil, est pénétré de ces superstitions, que la « couleur » entretient. »

Il y aurait beaucoup à dire et à redire sur un tel vœu de pureté qui est une autre

⁵ Bibliografía de la revista de Literatura comparada, vol. XXX V, 1961, p. 200-206; citée ibid., p. 73/4. José Martí (1853-1895), le poète cubain mort sur un champ de bataille à l'orée d'une guerre d'indépendance qu'il avait appelée de ses vœux, Romulo Gallegos (1884-1969), romancier vénézuélien qui fut président de son pays durant quelques mois en 1949 sont choisis à dessein pour leur personnalité, leur action, mais aussi pour leur œuvre.

⁶ André Siegfried, *Amérique latine*, Armand Colin, Choses d'Amérique, 1934, chapitre IV, « La Civilisation ».

forme d'ultraïsme et comporte le risque d'incompréhension, sinon d'inintelligence. Comment comprendre par exemple, avec de tels présupposés, le vaudou haïtien, dont l'histoire a commencé avec l'arrivée des premiers contingents d'esclaves à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVII^e siècle ? Comme l'a expliqué Alfred Métraux dans son ouvrage sur le sujet, c'est « un ensemble de croyances et de rites d'origine africaine qui, étroitement mêlés à des pratiques catholiques, constituent la religion de la plus grande partie de la paysannerie et du prolétariat urbain de la République noire d'Haïti »⁷. Michel Leiris, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, rappelle que

sauvages, et qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain⁸. »

J'ai un goût tout particulier pour ce chapitre des *Essais*. Il y a à cela une raison toute personnelle, mais aussi sentimentale. Dès la première page Montaigne raconte comment un certain Pierre Bunel, humaniste toulousain et « homme de grande réputation de savoir en son temps » (il mourut en 1546), ayant passé quelques jours dans la maison de son père, lui fit présent à son départ (« au déloger »), d'un livre intitulé *Theologia naturalis ; sive, Liber creaturarum magistri Raimondi de Sebonde*⁹. Rendre hom-

⁷ Alfred Métraux, *Le vaudou haïtien*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Océanographie du Musée d'histoire naturelle, 1946, p. 38.

⁸ Michel Leiris, *Le vaudou haïtien*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Océanographie du Musée d'histoire naturelle, 1946, p. 38.

⁹ Montaigne, *Essais*, Paris, Librairie de la Pléiade, 1965, t. I, p. 101.

ficulté et étrangeté que maintînt sa doctrine, qui n'y conformât aucunement ses déportements et sa vie : et une si divine et céleste institution ne marque les Chrétiens que par la langue¹¹. »

Et ce constat d'étrangeté, précisément, incite à la comparaison dès les lignes qui suivent :

« Voulez-vous voir cela ? Comparez nos mœurs à un Mohométan, à un Païen, vous demeurez toujours au-dessous : Là où au regard de l'avantage de notre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extrême et incomparable distance : et devrait-on dire, sont-ils si justes, si charitables, si bons ? Ils sont donc si Chrétiens. »

Montaigne, plus rudement, se voit contraint de le constater : « Notre religion est faite pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite » (p. 698). La comparaison, qui devait tourner du côté des prétendus civilisés, tourne à leur désavantage. Ils se révèlent plus étranges que ceux qu'ils considéraient comme des étrangers. D'où le regard nouveau qu'il nous invite à jeter sur le prétendu nouveau monde, sur « ces nations, que nous venons de découvrir » et qui sont aussi « abondamment fournies de viande et de breuvage naturel » que les nôtres (p. 717). Et tout aussi bien de ce langage et de cette raison dont nous sommes si fiers.

N'était-ce pas plutôt le conquérant espagnol qui se montrait déraisonnable, lors de la nouvelle conquête des Indes, en payant une solde aux chiens et en partageant avec ces animaux le butin de guerre (p. 731) ? N'était-ce pas là chose étrangère plus qu'ordinaire (les deux mots passent dans la même page) ?

Certes l'étrange est de ce monde, et « c'est une carte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il lui plaira d'y graver » (p. 789). Mais précisément il faut accepter l'étrange et l'étranger. L'important est moins dans les choses que dans les relations entre les choses. « C'est une même nature qui roule son cours » (p.

731), et « Nous sommes part du monde » (p. 826).

L'autre chapitre important pour ce sujet est le chapitre VI du Livre III, « Des Coches » (le motif était déjà présent dans l'Apologie de Raymond de Sebonde, p. 726). Montaigne y enchaîne trois grands développements, sur les chars étrangement attelés par certains empereurs romains (« des autruches de merveilleuse grandeur pour l'empereur Firmus), sur les fêtes somptueuses que d'autres empereurs, tel Galba, offraient au peuple de l'Urbs, enfin, - et c'est le développement le plus long -, sur le Nouveau Monde.

Montaigne se place déjà dans une perspective planétaire, et il fait observer que même les plus curieux n'ont du monde qu'une connaissance « chétive et raccourcie » (p. 1422). Il sait par la célèbre *Historia de las cosas notables del gran Reynon de la China* (1585) de Juan Gonzalez de Mendoza, qu'il a lue dans la traduction française de 1588, que les Chinois avaient inventé mille ans avant les Européens des inventions dont ceux-ci se targuent (l'artillerie, par exemple), mais c'est surtout la découverte de l'Amérique qui l'incite à se lancer dans une grande leçon de relativisme à la suite de *De Natura rerum* de Lucrèce et avec d'autres exemples.

Le départ de ce développement est célèbre :

« Notre monde vient d'en trouver un autre (...) non moins grand, plein, et membru, que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c. Il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait, ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concitions bien, de notre fin [c'est-à-dire de la fin de notre monde], et ce Poète [Lucrèce] de la jeunesse de ce siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière, quand la nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur (p. 1423-1424). »

¹¹ *Essais*, p. 695-696 : « Déportements » a le sens de « comportements ».

Ce Nouveau Monde un jour se substituera donc à l'Ancien Monde. Mais cet enfant promis à devenir adulte aura été un enfant gâté. Montaigne n'emploie pas le mot « colonisation », mais un mot bien pire, « contagion ». « Bien crains-je », continue-t-il, « que nous aurons très fort hâté sa déclinaison [son déclin] et sa ruine, par notre contagion : et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts ». Et pour ce qui est de la dévotion et de la morale, ils en avaient plus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes ».

Dès le livre I des Essais, dans le chapitre XXX, « Des Cannibales », Montaigne qui dès ce moment-là avait lui les récits d'André Thevet et de Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578), mais aussi l'*Histoire générale des Indes* de Lopez de Gomara, qui décrivait la réception de Cortès par Montezuma et la grandeur du roi du Mexique, ironisait sur la prétendue infériorité des hommes ainsi découverts : « Mais quoi ? ils ne portent point de hauts-de-chausses » (p. 333).

Dans le chapitre « Des Coches » il revient sur ces mêmes hommes, dépossédés et invités à « promptement vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part, les honnêtetés et remontrances de gens armés, et étrangers ». Les plus puissants de leurs rois furent soumis ou même tués : celui du Pérou, l'Inca Atahualpa, cruellement supplicié le 29 août 1533 ; le roi de Mexico, Cuanhtémoc, successeur de Moctésouma et dernier empereur aztèque, exécuté au terme du siège de Mexico, en 1521.

Ce ne sont ni les Incas ni les Aztèques que Montaigne désigne par le terme de « barbares » (p. 1429), mais les Espagnols, ces bouchers, ces bourreaux, acharnés à fouiller ces terres pour en tirer plus de richesses qu'elles n'en recélaient, à « faire de misérables esclaves, pour l'ouvrage et service de leurs minières » (leurs mines). Certes les rois de Castille ont parfois puni ces excès, certes Dieu a précipité dans les flots de l'Océan la recette de certains de ces grands pillages.

Montaigne se garde bien de prophétiser la suite de l'Histoire. « Retombons à nos coches », mais le dernier exemple est encore l'attelage du dernier roi du Pérou « porté sur des brancards d'or, et assis dans une chaise d'or, au milieu de sa bataille » et tout près de périr (p. 1432). Le chapitre « Des Coches » s'achève sur cette vision étrange, qui n'a fait qu'attiser la cupidité et la cruauté des étrangers » venus d'Espagne.

L'étranger absolu est comme absent à ce monde. Il ne connaît, comme l'Etranger de Baudelaire, que « les nuages, les merveilleux nuages ». Jim Harrison, l'auteur de *La Route du retour* (*The Road Home*), roman dont la traduction a paru aux éditions Christian Bourgois en 1998, rappelait, lors d'une interview, cette réflexion de Charles Olson : « Je considère l'espace comme le fait central en Amérique »¹². Et cela, expliquait-il, parce qu'aux Etats-Unis, « la dimension la plus frappante [du] malaise contemporain est l'absence d'appartenance au lieu ». Son personnage, Nelse, est un nomade, un émigré de l'intérieur en quelque sorte, qui aspire à trouver un lieu où être pleinement vivant et finit par le trouver, mais après avoir longtemps douté de l'existence de ce lieu. Il ressemble beaucoup à Jack Kerouac, et le titre même du roman rappelle celui du livre le plus célèbre de Kerouac, *On the Road* (*Sur la route*), et ce que Jim Harrison, qui l'a rencontré plusieurs fois, appelle « son nomadisme effréné ».

Jim Harrison dit, au cours du même entretien, qu'il a suivi de nombreux cours de littérature comparée à l'Université et que, très tôt, il s'est pris de passion pour les écrivains américains, - russes, français, italiens, allemands, espagnols, anglais en particulier. C'est une autre forme de nomadisme, intellectuel celui-ci. Et il me paraît significatif que ce nomade en littérature, qui peut passer pour l'une des figures du comparatisme, résiste devant des cas d'enracinement. C'est aussi ce qui peut expliquer qu'il dise n'aimer pas du tout le nationalisme dans le domaine de l'art. « Personne n'en a

12 Jim Harrison, « Entretien avec Brice Matthieusent », dans *Dire le monde*, Gulliver n°1, Libro, 1998, p. 11-17.

rien à faire », ajoute-t-il. « Nous lisons pour obtenir une transfusion sanguine ».

Etranger, j'imagine qu'Arthur Rimbaud le fut, déjà à Charleville, sa ville natale, à Paris même, qu'il avait désiré, et plus tard à Aden ou à Harar, où il avait choisi d'émigrer, mais en laissant derrière lui toute littérature. Alfred Ilg, l'ingénieur suisse qui était au service de Ménelik, en a témoigné : il était « taciturne, renfermé, ne cherchant aucune compagnie ». Jean Teulé a placé cette citation en épigraphe d'un livre paru en 1991, l'année du centenaire de la mort, *Rainbow pour Rimbaud*¹³. Il fait d'Ilg un collègue de Rimbaud, ce qui est abusif, et, divisant en douze strophes cette sorte de poème en prose, il présente douze stations à travers le monde, de Charleville-Mézières (première strophe) au petit cimetière de Tarrafal, dans les îles du Cap-Vert, très exactement au nord de l'île de Sao Tiago, la plus grande de l'archipel, là où, « pendant trois siècles, les Portugais ont coupé tous les arbres de Sao Tiago pour construire des bateaux qui, aujourd'hui, pourrissent au fond de la mer », sans jamais en replanter dans ces dix îles dévastées, caillouteuses et désolées. Rimbaud, qui n'y est jamais allé, aurait pu y mourir et aurait dû mourir peut-être dans un semblable paysage plutôt que dans une chambre confinée de l'hôpital de la Conception à Marseille. Il aurait dû y trouver, dans la pierre aride et dans le vent, une tombe qui lui ressemble plus que celle, banale et bourgeoise, du cimetière de Charleville, - mesquine même, « étriquée, sociale, avare », selon Yves Bonnefoy¹⁴. Et en effet, dans la dernière page du livre de Teulé, alors que deux touristes chinois passent, à petits pas, dans l'allée du cimetière de Tarrafal, passe dans le ciel, par-dessus la petite tombe imaginaire de Rimbaud, « un nuage d'innocence », l'un de ceux qu'aimait l'Etranger de Baudelaire :

« En passant par-dessus le Cap-Vert, il prend momentanément la forme échevelée d'une tête de

poète adolescent. Puis il s'arrondit et redevient un nuage qui bascule, au-dessus de la mer.

Bien plus loin, selon les dépressions, il sera pluie ou bien air.

Son passage fait onduler les fleurs et le feuillage de l'arbre et du buisson.

Du cliquetis végétal, on croit entendre trois phrases :

- Mon pauvre amour, bruisse l'arbre.
- Mon pauvre amour, fleurit le buisson.
- Mes pauvres enfants, dit le vent. »

On a pu lire, encadrée dans la première page du *Monde des livres* daté du vendredi 12 mars 2010, cette citation de Vladimir Nabokov, qui émigra de Russie en France, aux Etats-Unis et finalement en Suisse :

« Gogol était une créature étrange, mais le génie est toujours étrange ; ce n'est que l'écrivain médiocre, plein de santé, qui apparaît aux yeux du lecteur reconnaissant comme un sage et vieil ami, exposant avec finesse les propres opinions du lecteur sur la vie. »

Gogol lui-même en avait eu conscience, puisqu'à la veille de ses vingt ans, il s'était ainsi défini : « Je suis pour tous une énigme, nul ne m'a entièrement deviné ». Michel Niqueux cite cette phrase dans sa récente édition des *Nouvelles complètes* de Nicolas Gogol¹⁵, et Thomas Wieder la reprend dans le compte rendu qu'il a donné au même numéro du *Monde des Livres* sous le titre « le 'mille-feuille' de Gogol ».

Sainte-Beuve déjà, dans son article de 1845, jugeait « dures et sauvages » les scènes représentées dans *Tarass Boulba*. La nouvelle appartient au premier des deux temps distingués dans l'œuvre de Gogol par Eugène-Melchior de Vogüé, l'auteur du célèbre livre sur *Le Roman russe* publié en 1886. Il était alors un jeune Ukrainien fasciné par l'époque des Cosaques et habité par les légendes des steppes. Mais plus étrange encore est le second Gogol, un éternel déraciné, débarqué à Saint-Petersbourg à l'âge de vingt ans et incapable d'y trouver sa place. Cet étrange-

13 Julliard, 1991, rééd. 10/18 no. 2251.

14 Yves Bonnefoy, *Rimbaud par lui-même*, éd. du Seuil, Ecrivains de toujours, 1961, rééd. Rimbaud, 1994, p. 169.

15 Gallimard, Quarto, 2010.

là naît de ce qu'on pourrait appeler l'étrangéité de Gogol, se sentant étranger dans cette grande ville qui est pour lui « un désert plus inclément que sa steppe natale ».

Ce sentiment d'étrangéité générateur d'étrange est la dominante des *Nouvelles de Saint-Petersbourg*. Comme le poète polonais Adam Mickiewicz, Gogol en parlait comme d'« une ville construite par Satan », c'est-à-dire, commente Thomas Wieder, « une terre d'aliénation, désertée par les génies et gagnée par les médiocres ».

On peut être étranger au monde dans lequel on se trouve, comme Meursault en Algérie dans *L'Étranger* d'Albert Camus. On peut se sentir étranger dans le monde où on a été transplanté, comme Gogol à Saint-Petersbourg ou, - bien pire encore -, comme Carlos Liscano quand, le 14 mars 1972, ce jeune homme de vingt-cinq ans fut arrêté par des militaires dans la ville de Montevideo, incarcéré par la junte alors au pouvoir en Uruguay, et emprisonné pendant treize ans dans un prétendu « pénitencier de la Liberté ».

Le Monde des livres du 12 mars 2010 a consacré un autre long article, signé cette fois de Florence Noiville, à celui qui découvrit l'écriture en prison, mais qui, au cours de cette expérience, se découvrit étranger à lui-même. Pour l'auteur de *La Route d'Ithaque*, du *Fourgon des fous*, de *Souvenirs de la guerre récente*, c'était retrouver le sens, ou du moins l'un des sens de la formule célèbre de Rimbaud : « Je est un autre ». Il l'est d'autant plus si, comme l'émigré d'un lieu à un autre, d'un pays et même d'un continent à un autre.

Et c'est précisément sous le titre *L'Écrivain et l'autre* qu'a paru en 2010 chez Belfond un autre livre de Carlos Liscano, traduit pour la première fois en français par Jean-Marie Saint-Lu. « J'ai le sentiment d'avoir construit un personnage qui est un écrivain », constate l'auteur, mais « derrière ce personnage, il n'y a rien ». Celui qui écrit s'est peu à peu emparé de tout et a écrasé l'autre ». Ou bien il est l'autre, l'intrus, l'étranger qui étrangement a écrasé le moi.

L'écriture, dont il attendait la vie, une autre vie, risque de la tuer.

L'image du désert revient chez l'écrivain uruguayen, prêt à conclure qu'« écrire, c'est être attaché à un poteau au milieu du désert et vivre une inquiétude sans limite ». Et Florence Noiville de se demander :

« Pourquoi Liscano a-t-il inventé Liscano ? Pourquoi a-t-il besoin de s'enchaîner à cet Autre, qui lui prend son oxygène, l'empêche de goûter de plain-pied aux plaisirs minuscules, passe son temps à se demander s'il a raison d'écrire et le droit de le faire, est pris de Vertige devant la vanité de toute chose et se résout, abattu, à l'idée qu'il n'y a pas de paix dans les mots ? »

Je pense à ce poète équatorien, Alfredo Gangotena (1904-1944) qui né et élevé à Quito suivit à Paris sa famille, installée pendant huit ans, de 1920 à 1928, au 157 de la rue de la Pompe, tout près de la rue où j'habite. Écrivant et publiant d'abord en langue espagnole, il publia dès l'âge de vingt ans ses premiers poèmes en français, dont certains sont dédiés à Paul Claudel (« Provinces éoliennes »), à Jules Supervielle, à Jean Cocteau, à Henri Michaux qui l'accompagna quand il regagna l'Équateur en décembre 1927 et lui a consacré une présentation en février 1934 dans les *Cahiers du sud*.

Ce qui a frappé Michaux, c'est que ce qui aurait dû paraître familier à son ami « Gango » lui semblait étranger, à commencer par ce pays natal qu'il retrouvait, la terre bouleversée d'Orogénie, son recueil de 1928, écrit et publié en français où « omniforme est l'épouvante ». Et ceci dès le premier poème qui s'ouvre ainsi :

« Ores qu'une force étrange me fait claquer
des dents,
Qu'un sifflement océanique de trombe me
brise les yeux,
Dans mon âme vente l'écho d'une voix pro-
fonde.
Solitudes d'un monde abstrait,
Solitudes à travers l'espace mélodique des
cieux,
Solitudes, je vous pressens¹⁶. »

16 « Carême », dans *Orogénie*, publié le 22 mars 1928 par La NRF. Repris dans Alfredo Gangotena, *Poèmes français II*, édition établie par Claude Couffon, Orphée La Différence, 1992, p. 31.

C'est l'Amérique qui lui devient étrangère, les Andes qui « s'exhalent en une vapeur chargée d'insectes, fiévreuse et empestée », l'Inca Tupac-Yupanqui qui revient « enguirlandé de plumes et de palmes », les poussières même qui « cherchent ensemble / Une route d'ombre, / Sans parvenir à la trouver »¹⁷. « La terre fauve exhale une odeur de boue » lors même qu'elle se couvre de ses pas, et il s'interroge lui-même sur le sentiment d'étrangeté qu'il éprouve sur un vol qui ne devrait pas lui être étranger :

« Or dites-moi, qu'y-a-t-il d'étrange,
De suspect, d'abrupt, au fond, sous ces
apparences charnelles ?
Et qui m'empoigne, et m'arrache de mon
socle,
Et me saisit par le dru faisceau de mes
veines ?¹⁸ »

C'est en lui que s'ouvrent et se déploient des paysages inquiétants, des antichambres de la mort comme l'antique pays des Cimmériens dans le chant XI de l'*Odyssée* et dans les délires rimbaldiens d'*Une saison en enfer* (Dans l'Apologie de Raimond de Sebonde, Montaigne, parlant de ces moments où il semble que l'âme se retire, écrivait : « Plus et moins, ce sont toujours les ténèbres, et ténèbres Cymmériennes »¹⁹) :

« O pourpre éclosion du vide. O terres
d'Amérique,
L'édifice s'écroule à l'ombre de ma foi !
Purifiez ce qu'il y a de permutable en moi,
Frères, amis, éclairez donc les savanes, les
corridors,
O frères, pour que mieux je connaisse le volume
de la mort²⁰. »

~Il est aisé de tirer l'étrange du côté du

fantastique et de céder à ce que Louis Vax a appelé *La séduction de l'étrange*²¹. La littérature hispano-américaine en fournirait bien des exemples. Et ce n'est pas un mince problème non plus qu celui de *L'étrangeté du texte*, sujet d'un essai de Claude Lévesque sur Nietzsche, Freud, Blanchot et Derrida²². Même dans ce cas « l'étrange expérience [qui] se constitue comme l'expérience même de l'étrangeté » est moins différente qu'on ne pourrait le penser que celle qui, née de l'histoire, est transposée dans les textes littéraires. « Peut-être », écrit Claude Lévesque, « n'a-t-on pas suffisamment réfléchi à la violence réductrice qu'exerce spontanément la pensée à l'égard de l'autre, dont l'apparition, dans l'horizon rassurant de ce qui nous est familier, est toujours saisie comme une effraction dangereusement menaçante ? ».

Encore aujourd'hui il demeure des traces du « ressentiment des colonisés », tel que l'a analysé Marc Ferro²³.

Il faudra encore du temps pour abolir dans l'imaginaire collectif la vision stéréotypée de l'Autre, aborigène ou colonisateur. Le passé pèse sur le présent. Et le temps ne parviendra pas à effacer complètement cet étranger que chacun peut être porte en nous. L'étude des mentalités est inséparable d'une étude du mental. Si la littérature comparée s'est donné pour mission de mettre en regard des littératures prétendument étrangères et de les faire communiquer, la littérature en elle-même explore ce qu'il y a d'étrange en l'homme, dans son histoire et dans son devenir. Elle lui permet peut-être aussi de réconcilier avec cet étranger qu'il lui est arrivé de craindre de porter en lui.

17 *Absence*, chez l'auteur, à Quito, *ibid.*, p. 135, 139.

18 *Nuit*, publié à Bruxelles dans les *Cahiers des poètes catholiques* en 1938, *ibid.*, p. 180-181.

19 *Essais*, II, XII, p. 921.

20 « L'Homme de Truxillo », dans *Orogénie*, p. 65.

21 Louis Vax, *La Séduction de l'étrange. – Essai sur la littérature fantastique*, Presses Universitaires de France, 1965, rééd. 1987.

22 Claude Lévesque, *L'étrangeté du texte*, Union Générale d'Éditions, 10/18, 1978, p. 94.

23 Marc Ferro, *Le ressentiment dans l'Histoire. – Comprendre notre temps*, Odile Jacob, 2007, p. 171 *sqq.*, où l'auteur analyse en particulier le « ressentiment des colonisés » en Amérique indienne « depuis la simple exigence de réparation, chez les Mapuches du Chili, jusqu'au terrorisme révolutionnaire du *Sentier lumineux*, au Pérou ».